

Tierra de nadie

|

Julieta Hanono

23 Février - 20 Avril, 2013



Julieta Hanono, Disparaître, 2012

Il s'agit d'un bidonville ou plutôt d'une rue sans nom de la périphérie de Rosario, absente des schémas d'urbanisation, peuplée de jeunes couples démunis. Ce no man's land urbain s'est peu à peu développé à l'ombre du mur d'un cimetière comme sur une ligne de fracture, entre le monde des morts et celui des vivants, dans un espace intermédiaire entre la ville tentaculaire et la campagne.

«J'ai fait imprimer des t-shirts blancs portant les mentions PRISIONERA, CLANDESTINE, DETESTADA EXPULSADA, EXILADA... », dit l'artiste. Ces mots résonnent comme un écho à son ancienne condition de prisonnière politique puis de clandestine dans son propre pays, l'Argentine, et enfin d'exilée. Elle a demandé à plusieurs habitants de cette cité de porter ces t-shirts imprimés blanc sur

blanc puis de défiler avec dans la rue principale de leur quartier misérable opposant à l'incompréhension du voisinage le sérieux et la gravité de leur geste improvisé et gratuit.

Le titre du film, ***Tierra de nadie***, doit aussi s'entendre comme un hommage aux ancêtres de l'artiste exilés de leur pays natal et qui ont vu l'Argentine comme une Terre promise.

Il s'agit donc de frontières temporelles et spatiales – celles qui séparent sur un plan physique, mental et mémoriel les terres d'exil du souvenir des origines, celles aussi qui sépare le centre du pouvoir et sa capacité à transformer la violence en légitimité, de la périphérie, condamnée à l'invisibilité.

Il s'agit de redonner une voix, un visage et un sens à ce qui est oublié : La marelle, qui décline en mosaïque les mots TROUEE, EXPULSEE, CLANDESTINE, EXILEE, commence avec une allusion à la prison El pozo (« Le trou ») dans laquelle l'artiste est restée enfermée pendant 13 mois, puis reprend les inscriptions transférées sur les t-shirts portés par les acteurs de **Tierra de nadie**.

La lumière blanche du néon **Disparaître**, dans son ambivalence visuelle (elle donne visibilité à l'invisibilité),

fait à son tour écho aux inscriptions imperceptibles des t-shirts déclinées sur les mosaïques.

La mulita (« Tatou »), posée sur une plaque de marbre comme sur une pierre tombale, est illuminée par la projection d'un film nommé La chambre non balayée d'après une célèbre mosaïque antique de Sosos de Pergamos représentant des détritrus, réalisée à partir d'un bref passage de la Jeanne d'Arc de Carl Theodor Dreyer.